

LE PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ADMINISTRATION & RÉDACTION

14 rue Confort, à LYON — V. FOURNIER, Directeur.

LES ANNONCES SONT REÇUES A PARIS

Chez MM. HAVAS, LAFFITE, BULLIER et C^{ie}, 8, place de la Bourse.

ABONNEMENTS

Un an.....	7 ^f
Six mois.....	4
Trois mois.....	2

ANNONCES

	LA LIGNE
Anglaises.....	» 20 ^c
Réclames.....	» 40
Faits divers.....	1 ^f »

CAUSERIE

On lisait ce qui suit dans le *Figaro* du 21 septembre :

« Il y a parfois des moments bien tristes dans la vie des comédiens de province.

« Il y a quelques jours, dans la ville de... — qu'on nous permette de ne point la nommer — un second ténor faisait un troisième début dans le *Chalet*.

« Deux de ses camarades, une basse et une chanteuse, débutaient également avec lui.

« Les trois artistes paraissaient fort inquiets, car les deux premiers débuts n'avaient pas été satisfaisants, et cette soirée avait été décisive pour eux.

« Le second ténor, plus ému encore que les autres, paraissait fort pâle et en proie à une émotion qui paralysait une partie de ses moyens. Sa femme, aussi émue que lui, l'avait suivi dans les coulisses, et avec elle ses deux petits enfants. Cachée derrière un portant, la petite famille suivait anxieusement la représentation.

« Elle s'achève sans encombre. L'artiste rentre dans la coulisse, rassure sa femme, et attend avec une certaine confiance l'arrêt du public.

« Le commissaire de police, de service dans la salle, se lève et demande au public s'il accepte les artistes qui viennent de jouer. Les spectateurs rendent un arrêt favorable pour les deux premiers (la basse et la chanteuse), mais hélas ! ils refusent sans pitié le second ténor, qui à vrai dire ne manquait pas de talent.

« Rien ne saurait rendre le désespoir du malheureux. Une scène navrante a lieu, et l'artiste se jette en pleurant dans les bras de sa femme qui sanglote. Ses deux enfants pleurent aussi.

« Comment vivra-t-il cette année ? Comment fera-t-il vivre les siens ? — Et notez qu'étant refusé le directeur de la ville de... ne lui doit aucune indemnité. »

L'anecdote racontée par le *Figaro* est véridique de point en point ; la scène s'est passée au Grand-Théâtre de Lyon, et le ténor refusé n'est autre que M. Miral.

A la suite de la publication de cet article,

le *Figaro* a reçu de Lyon la lettre suivante :

« Monsieur,

« Ayant lu votre article d'hier, je vous envoie ci-incluse la somme de dix francs en timbres poste. J'ai été très ému au récit ou à la lecture, si vous l'aimez mieux, de ce qui est arrivé à ce pauvre artiste, M. X..., lequel j'aimais beaucoup. J'ai aussi deux enfants, et c'est pour eux que je vous fais tenir cette petite somme.

« Puissé-je avoir des imitateurs, car je confesse que les Lyonnais sont des....

« Un Lyonnais. »

L'anecdote racontée par le *Figaro* est véridique, je l'ai dit, elle est touchante, mais elle ne me paraît pas cependant de nature à provoquer la sensiblerie dont fait preuve dans sa lettre le prétendu Lyonnais, qui a eu en outre le grand tort de greffer l'expression de cette sensiblerie d'une impertinence à l'adresse de ses compatriotes.

Raisonnons donc un peu s'il vous plaît. Tout d'abord qu'on me permette de dire que, ayant par ma profession, vécu beaucoup auprès des artistes, je les aime beaucoup, et que, aussi bien à Lyon qu'à Paris, j'ai le plaisir d'en compter bon nombre parmi mes amis.

Les artistes que, dans un certain monde un peu collet monté, on est disposé à juger très sévèrement, sont dignes de sympathie ; s'ils ont leurs petits travers de vanité, ils ont en revanche une qualité maîtresse, ils sont généreux et ne passent jamais à côté d'une misère sans la secourir ; c'est au théâtre surtout qu'existe la camaraderie professionnelle, qui se traduit par des actes et non par de vaines paroles.

Ceci dit, il m'est bien permis d'ajouter qu'il ne faudrait pas cependant faire des artistes des demi dieux, devant lesquels nous devons nous incliner en brûlant de l'encens, et qu'il est très naturel que profitant des avantages et des bénéfices d'une position, ils en subissent les inconvénients et les ennuis.

Les Lyonnais — d'après le récit du *Figaro*, et d'après la lettre qui lui sert de commentaire — ont l'air d'avoir commis un véritable crime en ne recevant pas M. Miral. Pourquoi ? Parce que M. Miral est père de famille et est sans ressources.

C'est là, vous l'avouerez, une mauvaise plaisanterie. En raisonnant de cette façon, le pre-

mier ténor qui aurait six enfants en bas âge, et qui chanterait faux, l'emporterait sur le ténor célibataire, qui jonglerait avec les ut de poitrine.

Je reconnais que si M. Miral est, comme on dit, sans ressources, sa situation est des plus tristes ; mais — je demande pardon de toucher à cette question délicate — est-ce que M. Miral n'est pas un peu responsable de cette situation ?

Cet artiste a tenu avec succès depuis quelques années l'emploi de premier et de second ténor, qui est payé de quinze cents à deux mille francs par mois, soit douze à seize mille francs pour une saison de huit mois. Est-ce que sur cette somme, on ne peut pas chaque année réaliser des économies de façon à parer aux mauvais jours ? Que diable, il y a en France une foule d'employés — obligés de faire une certaine figure — vivant et élevant leur famille avec trois ou quatre mille francs d'appointement ; il faut être un gros bonnet dans l'administration pour toucher six mille francs. Eh bien, est-ce qu'on songe à s'appitoyer sur le sort de ces employés, et à ouvrir une souscription pour leur famille alors qu'ils sont mis à la retraite ?

On me répondra que les artistes n'ont pas les qualités de prévoyance qui sont des vertus essentiellement bourgeoises, et que gagnant l'argent un peu facilement ils le jettent assez volontiers par les fenêtres.

C'est là une erreur profonde. La plupart des artistes — et je les en félicite — savent aujourd'hui très-bien compter. Leur grande ambition est de devenir propriétaire et d'avoir une maison à eux ; aussi ont-ils la sagesse de faire des économies pour réaliser leur rêve. Je pourrais citer bon nombre de pensionnaires du Grand-Théâtre qui possèdent, à l'heure présente, de magnifiques domaines au soleil, où ils iront prendre leur retraite, pour y vivre en bons bourgeois.

Tout en plaignant très sincèrement M. Miral de son échec, je ne me sens donc pas attendri par le récit de son infortune, car sans chercher beaucoup, j'en trouverais facilement autour de moi de plus dignes d'être secourus.

N'importe, et ce sera là ma conclusion, si le soir d'un début, le public qui trouve très amusant de siffler, pouvait voir les scènes de désespoir qui se passent dans les coulisses, peut-être y réfléchirait-il à deux fois avant de briser, par caprice ou mauvaise humeur, la carrière d'un pauvre artiste.

LUCIEN.

LE PUBLIC AU THÉÂTRE

Ce censeur rigoureux, impitoyable et souvent lunatique, ce producteur de murmures tantôt approbatifs, tantôt empreints de mécontentements peu judicieux, le public en un mot, le puissant organisateur des scènes théâtrales, varie de sévérité et de douceur dans chaque ville honorée d'un temple dramatique. Ainsi, j'ai connu des artistes qui ont beaucoup voyagé, soit dans la France soit à l'étranger et qui m'ont avoué que les scènes les plus à redouter, quant à l'accueil du public, étaient d'abord Lyon, puis Bruxelles.

Paris, m'ont-ils dit « Paris » le siège de tous les arts, de toutes les magnificences, le régénérateur des beautés et des chefs-d'œuvre, Paris, ce monde collectif, ne veut point attacher cependant d'importance sérieuse aux débuts de ses artistes. Paris a un caractère tout particulier, duquel surgissent des opinions toutes bizarres. Pour lui, les débuts sont plutôt des formalités à remplir, que des épreuves à faire subir, car, lorsqu'un artiste vient se présenter devant lui, il faut indubitablement qu'il se sente un talent peu commun, digne de représenter honorablement l'art gigantesquement beau de la vie exposée en public. Puis, à Paris, à côté de cette idée, il en est une autre, futile au dernier des points; aux débuts, ce ne sont point les oreilles qui apprécient, ce sont les yeux; ce n'est pas l'ouïe qui juge, c'est la lorgnette: une jolie femme sans talent est toujours acceptée, tandis qu'une laide est soigneusement épluchée, et si ce n'est pas vraiment une étoile, un mérite, beaucoup de tapage accueille son admission. C'est là ce qui, à mon avis, fait de Paris une scène accidentée et par conséquent d'un sérieux bien équivoque. Ainsi, tel a pu réussir, quoique possédant un talent lyrique bien contestable, a triomphé, triomphe même encore, lorsque, à ses côtés, tel autre a succombé, donnant cependant des preuves irrécusables d'un savoir modeste. C'est là ce qui n'arrive pas à Lyon!

Et pourtant, comme Paris, que de scènes sont partiales, soit par volonté, soit par ignorance... Voyons à l'étranger, en Russie, par exemple, à St-Petersbourg. Là, bien pire que dans notre capitale, la partialité est presque le fondement de la scène théâtrale; on y regarde aussi le minois de l'artiste, mais on l'ajoute pourtant au talent, et l'on ne se prononce qu'après l'addition faite. Mais cette opération est toujours en partie fautive, car, le public admettant un nombre de points fictifs, nécessaire pour entraîner l'admission, ne veut pas se pénétrer profondément qu'une femme par exemple, lorsqu'elle est belle, plaît toujours à tous les yeux, et que du bon côté de la balance ses charmes viennent comme un gros poids et surpassent de beaucoup le mauvais côté, où se trouve placé l'infériorité de mérite. Mais, quand, uni à la grâce, à la beauté, l'artiste possède un talent remarquable, une voix pleine de délicatesse, de fraîcheur, des qualités essentielles pour charmer l'esprit tendrement préoccupé du spectateur, oh! alors, il n'y a plus de limites, il n'y a plus de frein à l'enthousiasme du public, la salle croule sous des tonnerres d'applaudissements, sous des piétinements frénétiques; chaque parole, chaque mot de l'artiste, voire même le plus insignifiant, accroît de plus en plus les chaleureuses et bienveillantes démonstrations: ce n'est plus du plaisir, du bonheur, c'est une joie qui tient du délire. Les bouquets couvrent le plancher de la scène, les hourrah viennent dans leur rudesse accompagner ces manifestations comme un accord presque mélodieux, et le soir, la représentation finie, un laquais vient au foyer des artistes, prévenir Monsieur X... ou M^{lle} Z... que le duc, le prince ou quelque autre grand personnage lui fait l'honneur de l'accompagner en sa demeure dans son carrosse. Voilà pourtant comment se passent les soirées au théâtre, les jours de représentations extraordinaires, et comment sont accueillies les Adeline Patti et autres.

JOSEPH GROS.

NOS THÉÂTRES

Je m'étais trop hâté de célébrer la sagesse des spectateurs qui jouent au théâtre le rôle que jouent en politique les intransigeants; la représentation de *Hamlet* dans laquelle M. Brégal le baryton a accompli son troisième début a été en effet des plus bruyantes et des plus tumultueuses.

Pour mettre les apparences du bon droit de leur côté les intransigeants avaient à faire une chose bien simple: c'était de laisser chanter M. Brégal sans l'interrompre, et à la fin du spectacle de le faire échouer devant une formidable opposition.

Mais si on eût agi de cette façon, il pouvait arriver que M. Brégal chantât son rôle avec succès, mettant ainsi de son côté les indifférents et les indécis: et c'est ce qu'il fallait éviter avant tout. Aussi avant le lever du rideau le tumulte commençait-il. On riait, on s'interpellait, et quelques-uns exécutaient des vocalises sur leurs sifflets. Il était dès lors hors de doute que certains spectateurs étaient venus non pas pour entendre l'opéra mais pour faire échouer le débutant condamné à l'avance.

Le doute n'était plus possible à la vue de l'accueil fait à M. Brégal: on couvre sa voix par des grognements, on l'interrompt par des éclats de rire, on chante avec lui, en un mot on cherche par tous les moyens possible à le démonter et à lui faire perdre la tête.

Eh bien! — je vous le demande — sont-ce là des procédés honnêtes? Comment voulez-vous que dans de pareilles conditions un artiste puisse, je ne dirai pas conserver la plénitude de ses moyens, mais seulement parvenir à tirer quelques sons de son gosier que l'émotion étouffe? On m'a raconté que ce pauvre M. Brégal — en proie à une émotion facile à comprendre — pouvait à peine se soutenir, et que toutes les fois qu'il sortait de la scène, il avalait pour se surmonter quelques tasses de café.

Notez je vous prie que je ne défends en aucune façon M. Brégal, et que je reconnais au public le droit qu'il avait de le siffler, mais à une seule condition, c'était d'abord de l'écouter en le laissant chanter.

La meilleure preuve que certains spectateurs n'étaient pas dans la soirée dont je parle, c'est que quelques-uns ont commis des actes d'une inqualifiable grossièreté: ainsi d'aimables farceurs ont trouvé très-spirituel de jeter sur la scène des gros sous et des pois fulminants; d'autres se sont avisés à produire sur leur main le bruit d'un baiser, alors que des spectatrices escortées de leurs maris regagnaient leur stalle.

Franchement, l'étranger que le hasard a fait assister à cette représentation a dû emporter une assez mauvaise opinion du public Lyonnais.

La représentation dont je parle devait malheureusement avoir un lendemain.

Jeudi, on chantait *les Huguenots* pour le troisième début de M. et M^{me} Galli et le premier début de M. Massy, ténor, et de M^{lle} Vanderberghe.

Les spectateurs qui avaient fait opposition à M. Brégal, baryton, ont voulu protester contre son admission, prononcée lors de la représentation d'*Hamlet*. Aussi, dès le lever du rideau, les sifflets ont-ils éclaté et ont persisté pendant tout le temps où cet artiste est resté en scène.

La représentation a été, de cette façon, fort compromise, et ça a été fort regrettable, car on n'a pu que très-imparfaitement entendre un premier ténor, M. Massy, qui débutait dans le rôle de Raoul, et qui nous a paru avoir une assez jolie voix. Il s'est très-heureusement tiré

du périlleux duo du quatrième acte. Si les autres débuts de cet artiste ressemblent à celui-ci, son succès est certain.

M^{me} Galli a été reçue et son mari refusé.

Nous avons eu cette semaine une brillante représentation de *la Fille du Régiment* avec M^{lle} Isaac, qui est l'enfant gâtée du public et qui, en réalité, a été charmante du commencement à la fin de l'opéra.

Un petit ballet, intitulé *Satanella*, a fourni le prétexte au troisième début de la seconde danseuse et du premier danseur, qui ont été reçus sans opposition.

M. Maurel a — je l'ai dit dans ma précédente chronique, — trouvé dans les *Dominos roses* une poule aux œufs d'or.

Toute la presse lyonnaise chante les louanges de l'heureux directeur.

— « Rarement, dit le *Petit Lyonnais*, nous avons assisté à un pareil succès. »

— « Les *Dominos roses*, dit le *Salut public*, ont obtenu un très-grand et très-légitime succès. »

— « Les *Dominos roses*, dit le *Progrès*, sont une comédie des plus gaies et des plus spirituelles. Succès d'auteurs et succès d'acteurs. »

— « M. Maurel, dit le *Courrier de Lyon*, reprend sa bonne veine d'autrefois. La salle sera comble toute l'année comme hier soir. »

— « Le directeur du Gymnase, dit la *Décentralisation*, a trouvé dans les *Dominos roses* une pièce à succès. »

Mes confrères ont trop bien fait la besogne pour que j'ajoute autre chose aux extraits qu'on vient de lire que mes compliments très-sincères à l'adresse de M. Maurel.

Le théâtre des Variétés a joué cette semaine la *Dame de Monsoreau*.

Le roman d'où est tiré ce drame est incontestablement une des œuvres les plus remarquables qu'ait écrites Alexandre Dumas.

Je me rappelle encore l'émotion que j'ai éprouvée lorsque j'ai lu pour la première fois ce roman.

Quels types que celui des personnages mis en scène par Alexandre Dumas, comme ils haïssent, comme ils aiment, comme ils se battent: Le fameux combat dans lequel Bussy succombant sous les coups des assassins après en avoir couché cinq ou six dans la poussière, est à lui seul toute une épopée.

Et quelle touchante physionomie que celle de la dame de Monsoreau. C'est l'éternelle victime qu'il faut à tout bon drame, mais il n'en existe pas de plus séduisantes. Tout jeune homme de vingt ans a été au moins pendant vingt-quatre heures amoureux de la dame de Monsoreau.

Ce drame a été monté avec beaucoup de soin par le théâtre des Variétés, et il est joué comme il doit l'être avec entrain et chaleur. Les représentations qui se poursuivront encore longtemps ne sauront manquer d'être fructueuses. X.

ESQUISSE MUSICALE

La musique, comparée aux autres arts, s'en distingue tout d'abord par une différence capitale: elle est, qu'on nous permette le mot, une forme *dynamique*, c'est-à-dire *active* et *mobile* de l'art. La sculpture, la peinture et l'architecture en sont les formes *statiques*, c'est-à-dire arrêtées et précises. La première en effet use d'un élément qui manque à ces dernières. Je veux dire le temps; son œuvre naît, s'étend, se développe, prend une sorte de vie. Une symphonie est un drame qui a un commencement, un milieu, une fin; la pensée de l'auditeur est entraînée par les mouvements des sons, elle s'attache non-seulement à la mélodie, mais encore à chacune des voix secondaires dont les chœurs composent l'harmonie; les rôles changent sans cesse, un instrument se tait, un autre prend sa place; le rythme tantôt se ra-

lentit et tantôt se précipite. L'âme voltige en quelque sorte au-dessus des flots sonores, comme les oiseaux de mer se balancent sur la mer capricieuse : plaisir charmant, qui nous permet de suivre nos propres rêves à travers la toile flottante et légère de l'harmonie. On ne peut entendre deux fois tel morceau de Beethoven ou de Mozart avec des émotions identiques, car il s'opère toujours un mariage mystique entre la pensée du maître et notre propre pensée, errante, fugace, aujourd'hui plus forte et plus agile, demain plus languissante.

Ce qui naguère nous paraissait un cri de joie et de triomphe, nous paraîtra quelque jour une menace ou un ricanement ironique; les mêmes mélodies peuvent bercer nos joies et nos douleurs, remuer nos espérances ou nos craintes, répondre aux soupirs de nos amours heureuses ou aigrir les blessures du désespoir. La musique, plus encore que la poésie, est l'art idéal par excellence; elle n'est pas une langue précise, analytique, elle ne se prête pas comme les langues parlées aux raisonnements, aux déductions; cependant elle a déjà quelque chose d'une langue étrange; elle est l'expression vivante, animée, mobile, bien que vague encore, de tous les sentiments humains et elle éveille dans l'âme les émotions les plus diverses.

Cette puissance d'émotion de la musique sur notre organisation est admirablement rendue dans les strophes suivantes traduites d'un grand poète Anglais :

« Lorsqu'à travers la vie, nous errons mal-
« heureux, pleurant tout ce qui faisait le
« charme et l'enchantement de l'existence, si
« quelque air que nous aimions aux jours de
« notre enfance, vient à frapper notre oreille,
« oh! avec quelle ivresse nous recueillons les
« accords qui réveillent des pensées depuis
« longtemps assoupies, et qui rappellent le sou-
« rire dans des yeux ternis par les pleurs!
« Le souffle bienfaisant des chants entendus
« jadis dans des heures plus prospères, est
« semblable au zéphyr qui glisse en soupirant
« sur des fleurs orientales imprégnées de par-
« fums. La brise soupire encore quoique les
« fleurs soient fanées et sans vie : Ainsi quand
« le rêve du plaisir est passé, son doux sou-
« venir revit dans le souffle de la musique!...
« O divine musique! le langage impuissant
« et faible s'efface devant ta magie! Pourquoi
« le sentiment parlerait-il jamais, quand tu
« peux seule exprimer ses aspirations, ses
« ardeurs, ses transports, exhiler toute son
« âme dans tes mélodieux accents! — Les
« paroles séduisantes de l'amitié nous trom-
« pent et nous abusent; les vœux de l'amour
« sont plus volages et plus décevants encore.
« Ah! il n'est que le doux accent de la musi-
« que qui puisse doucement consoler sans
« jamais trahir! »

GABRIEL MONAVON.

SHOKING!... mais véridique

Que je vous raconte une bien drôle d'histoire qui s'est passée sur la ligne de l'Ouest. Un M. D... passémentier de la rue d'Amsterdam, était invité à une noce qui devait se célébrer à Versailles. Il prend le train de midi trente-cinq, et se trouve seul dans un compartiment.

Là, il constate qu'il a marché dans la boue, et que son pantalon est tout éclaboussé. Il commence par le frotter avec son mouchoir, mais sans grand résultat.

Voyant que le moyen est mauvais, il profite de sa solitude pour retirer carrément l'indispensable, en gratte soigneusement les taches et le secoue à la portière.

La ligne de points d'exclamation ci-dessus exprime la douloureuse stupéfaction de M. D... dont le vent venait de cueillir le pantalon et de l'emporter dans les airs comme une simple feuille morte.

Le quart d'heure qui suivit fut horrible. Figurez-vous les sensations d'un passémentier

qui se rend sans pantalon à la noce de sa cousine germaine.

— Saint-Cloud! cria un employé... Saint-Cloud!

M. D... se précipita à la portière et fit des gestes désespérés pour appeler à son secours. Comble d'horreur!

Deux dames, croyant qu'il leur faisait obligamment signe qu'il y avait de la place, ouvrirent la portière...

— On n'entre pas, il y a quelqu'un! hurla M. D... perdant la tête...

Les deux dames reculèrent terrifiées et le train repartit.

Je vous jure qu'en arrivant à Versailles M. D... a eu toutes les peines du monde à remplacer le fugitif et à ne pas aller au violon. G. M.

APRÈS LES VENDANGES

C'est devant le feu, pendant la veillée, Un soir de janvier, que Pierre avait dit D'un accent craintif et presque interdit : Je t'aime!... à Suzon toute émerveillée. Les vieillards riaient pourtant autour d'eux, La jeunesse ainsi restait éveillée; Mais Pierre et Suzon causèrent tous deux Pendant la veillée.

Quelques mois après, à la fenaison, Pierre, en beaux habits, parut au village. Il venait parler de son mariage Au fermier Gros-Jean, père de Suzon. — Oui-dà! mon cher fils, avait dit le père, En serrant la main du brave garçon; Mais tu ne veux pas l'épouser, j'espère, A la fenaison.

Alors, j'attendrai la saison des roses! Murmurait, hélas! Pierre en s'en allant; Son air était triste et son pas tremblant, Son espoir avait les paupières closes; Il voyait l'ennui fidèle à ses pas; Amant désolé, pensant mille choses, En vain, une voix lui disait tout bas : La saison des roses...

L'été s'avancait, vinrent les moissons; Suzette pleurait de toujours attendre; Son charmant regard n'était plus si tendre, Et son petit cœur avait des soupçons; Mais sa bonne mère, un soir, vint lui dire : Choisis un mari, comme nous pensons. — Bientôt? — dit l'enfant, avec un sourire, — Après les moissons.

Le choix était fait. — Après les vendanges!... S'exclama le père, homme plus sensé; Il faut avant tout, avoir bien pensé Que l'on se marie avec vous, chers anges. Si vous vous aimez autant qu'autrefois; Si l'on n'a pas dit à l'autre : Tu changes! Vous serez unis, de bon, cette fois, Après les vendanges.

Un soir, au salon, le raisin mûri, Brun comme la nuit ou blond comme l'ambre, Réjouissait l'âme et disait : Septembre! La belle Suzon disait : Mon mari!... Depuis, ce dicton court dans le village : — Qui s'aime en janvier pourrait voir tari L'amour, s'il n'attend pour le mariage Au raisin mûri.

CAMILLE ROY.

PETITE CHRONIQUE

Les modes pour la saison d'hiver, voilà la préoccupation de toutes les dames.

Nous nous sommes rendus dans les ateliers de M^{me} Mezeix, la couturière à la mode, où nous avons pu admirer les modèles qu'elle prépare pour son aristocrate clientèle.

Nous avons constaté, avec plaisir, que la réputation de cette couturière était légitimement acquise, car elle possède tous les secrets de son art.

N'est-ce pas de l'art que de confectionner ces élégants costumes, si compliqués, qui vont faire bientôt leur apparition.

Cet art, ou plutôt ce génie du bon goût, tant recherché, se trouve dans tout ce qui est l'œuvre de M^{me} Mezeix, rue Cuvier, 4, la couturière de nos dames du monde.

GEORGETTE DE B...

MAISONS RECOMMANDÉES

36, rue et place de Lyon, 38

AUX

DEUX PASSAGES

VASTES MAGASINS

DE NOUVEAUTÉS

Les plus grands soins sont constamment apportés par les Directeurs de cette Maison pour que l'Acheteur y trouve toujours **Grand Choix, Bonne Qualité et Bon Marché**. Toutes les Marchandises, sans exception, depuis les Etoffes les plus modestes jusqu'aux plus riches Nouveautés de la Saison, sont marquées en chiffres connus pour être vendues à **véritable Prix Fixe** et avec la plus sincère loyauté.

MAISON DE LA

REINE DE SUÈDE

FONDÉE EN 1856

ci-devant Palais St-Pierre, 24

Spécialité de Ganterie en tous genres et sur commande.

CRAVATES, ÉVENTAILS & ARTICLES DE PARIS

PARFUMERIE MÉDICO-CHIMIQUE

SPÉCIALITÉ DE LA MAISON

9, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 9

Angle de la rue de l'Arbre-Sec

EN FACE LE PALAIS SAINT-PIERRE

AMEUBLEMENTS

Francisque FONTAINE

Rue Bellecour, 2, en face de l'Hôtel de l'Europe, LYON

SPÉCIALITÉ TOUTE PARTICULIÈRE POUR MEUBLES, TENTURES ARTISTIQUES, DE STYLE ET DE FANTAISIE

Réparations de Meubles et Tentures anciennes.

MAISON

FICHET

DE PARIS

2, place de la Bourse, Lyon

Coffres-forts incombustibles avec blindages acérés contre le vol. — Coffres-Forts-Meubles. — Serrures de sûreté en tous genres.

Première Récompense à Vienne (Autriche)

24 Médailles et Diplômes d'honneur.

OUVERTURE DE LA SAISON

AUX

TROIS QUARTIERS

MAISON BODIN

BLANC-WALTHER, succ^r

2, cours et place Morand, 11

MISE EN VENTE

d'assortiments très-enimportants Nouveautés, Châles, Lainages, Toilerie, Bonneterie, Blanc, etc.

CHEMISERIE MODÈLE

place Morand, 11

MAGASIN SPÉCIAL

Pour la chemise sur commande et confectionnée

PROCHAINEMENT EXPOSITION

L'OLÉAGINE du capitaine HOTOXNO attire toutes sortes de poissons en mer comme en rivière. Le fl. 5 et 10 fr. L'OLÉAGINE, pl. Dauphine, 29, à Paris. Expédie contre mandat poste. Pas de dépôt.



LA CONCURRENCE EST L'ÂME DU COMMERCE

Angle de la rue Grenette — 24, RUE DE LYON, 24 — Angle de la rue Grenette

PATINS A ROULETTES BREVETÉS

ARMES DE CHASSE & REVOLVERS GARANTIS

FICHUS duchesse haute nouveauté

CE QUE C'EST QU'ÊTRE DÉESSE

M. Jules Noriac raconte d'une façon fort amusante, quel métier c'est, au théâtre, que celui de dieu, déesse, génie, ange, ou tels autres volatiles que nous voyons apparaître ou planer dans les frises des théâtres de féeries, au moyen de trucs plus ou moins ingénieux.

C'est un bien vilain métier, pour une jeune fille, que de jouer les dieux, les génies ou les anges. Outre que ces rôles ne sont jamais que des monologues, le dialogue étant assez difficile à trente-cinq pieds du sol, l'apparition est courte et non pas sans danger, et les préparations qui l'accompagnent sont des plus prosaïques.

L'ange, le dieu ou le génie, est obligé de se vêtir d'un corset d'acier, lourd et inconfortable comme on ne saurait l'imaginer. Ce corset doit être recouvert d'un maillot couleur de chair et armé dans le dos de trois solides crochets de fer, où doivent s'attacher trois fils de fer; c'est le système des ponts suspendus.

Autrefois, du temps que la petite Déjazet se brûlait le bras, il n'y avait qu'un fil; mais ce fil s'est cassé si souvent, et les pauvres génies sont si souvent tombés sur le nez, ou ailleurs, que la police prévoyante a fini par exiger trois fils.

Les dieux, anges ou génies, ou plutôt les jeunes filles chargées de les représenter, avaient été mûvées de tant de despotisme; elles eussent préféré être cent fois plus exposées que de montrer la ficelle au public; ces petites femmes sont faites ainsi.

Des machinistes aux mains noires prennent les gracieux sylphes et les amarrent tranquillement. Ceci fait, ils donnent le signal aux camarades du cintre qui hissent les malheureuses comme des bottes de foin, avec cette différence pourtant qu'on hisse les bottes de foin en silence, tandis que l'ascension des génies se fait au milieu des plus stupides plaisanteries.

Arrivés aux frises, les fées, anges ou sylphes sont attachés comme des paquets jusqu'au moment de leur apparition.

Le spectateur ne se doute guère que l'ange aux blanches ailes ou le génie aux ailes d'or, qui descend, le sourire aux lèvres, est suspendu dans l'espace depuis trois quarts d'heure.

C'est horrible, n'est-ce pas ?

Sans compter que le corset d'acier n'est pas toujours très-bien fait ou qu'il n'a pas été fait spécialement pour l'ange chargé de le remplir, et qu'il entre dans la chair fraîche comme chez lui.

Or, savez-vous ce que gagne un génie qui fait un semblable métier, un ange bien conditionné, un amour malin ou une fée majestueuse? Tout ça, l'un dans l'autre, va dans les soixante francs par mois.

Soixante francs par mois, deux francs par soirée, et on en trouve à revendre; et si, au lieu de trois fils, l'administration n'en exigeait qu'un, « l'artiste » serait meilleur marché.

Quand, dans un théâtre, on craint de manquer de figurants ou de choristes, le régisseur dit :

— Mes enfants, je dois vous prévenir que dans la prochaine pièce il y aura pas mal de suspensions.

Alors, tout le peuple féminin prend patience, et vit dans le doux espoir d'être suspendu.

Maintenant, quel plaisir ce petit peuple trouve-t-il à cela? Je ne saurais le dire.

Mais ce que je puis affirmer, c'est que, lorsqu'on congédie une jeune femme d'un théâtre, elle en prend facilement son parti.

— Tant mieux! dit-elle, je commençais à en avoir assez de cette baraque.

Qu'on lui inflige une amende relativement forte, elle n'en est pas autrement chagrine; si l'on met son nom au tableau, elle verse une larme en disant qu'on a tort de l'humilier. Mais, si on lui retire son « vol » — c'est ainsi que cela s'appelle — si on lui retire son vol, elle verse des torrents de larmes, et tout le théâtre,

depuis les premiers sujets jusqu'au dernier garçon d'accessoires, est obligé de la consoler et de déboucher des flacons d'éther.

Un paysan périgourdin quelque peu braconnier portait, ces jours-ci, au marché, deux lièvres, cachés au fond d'un sac. Un hôtelier malin s'approche de lui et, après avoir touché le sac :

— Combien voulez-vous de vos deux chevreux ?

— Mais, répartit le paysan, ce sont deux lièvres.

— Je sais, dit l'hôtelier en montrant deux gendarmes qui faisaient la police du marché.

— Eh bien! j'en veux trois francs pièce.

— Je vous donne trois francs des deux.

— Impossible.

— Vous me les donnerez à ce prix ou je vais faire visiter votre sac par les gendarmes.

Cet argument était peu honnête, mais sans réplique. Pour éviter un procès-verbal, le paysan accepta les trois francs de l'hôtelier et lui remit en échange le sac aux lièvres, promettant d'aller chercher le sac vide avant son départ de la ville. Mais à peine l'hôtelier eût-il fait quelques pas que le paysan, désireux de se venger du vol déguisé dont il venait d'être victime, s'approcha des gendarmes.

— Voyez, leur dit-il en montrant l'hôtelier, cet homme qui porte du gibier dans son sac. Les gendarmes s'approchèrent, vérifièrent le fait et dressèrent procès-verbal; pendant ce temps, le paysan quittait la ville et rentrait chez lui. L'hôtelier y fut, amende et frais, pour quatre-vingts francs. Les trois francs qu'il avait voulu économiser, au moyen d'un procédé indélicat, lui revenaient cher. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le paysan oublia d'aller réclamer son sac.

LE MARIAGE DE JEAN-CLAUDE

Jean-Claude va se marier; c'est une situation qu'il partage avec de fort honnêtes gens.

Le plus beau jour de sa vie est arrivé. Revêtu d'habits neufs, taillés et cousus pour la circonstance, il se rend chez sa fiancée. Celle-ci achève sa toilette, à laquelle il ne manque que la couronne de fleurs d'oranger; le marchand ne l'a pas envoyée. Jean-Claude saute dans un fiacre et court chercher le diadème symbolique, tandis que la noce se rend à la mairie où il la rejoindra.

Jean-Claude arrive chez la fleuriste, lui adresse de justes reproches, et s'éloigne emportant la couronne. Déjà il ouvre la portière de son véhicule, lorsqu'une main s'abat lourdement sur son épaule. Il se retourne; c'est un camarade.

— Où diable vas-tu, que tu sembles si pressé ?

— A la mairie du 12^e parbleu! Ne sais-tu pas que je me marie ?

— Aujourd'hui ?

— Sans doute.... Tu n'as pas reçu de lettre de faire part ?

— Aucune.

— Vraiment! Excuse-moi, alors.... Dans ces moments-là, vois-tu, on n'a plus sa tête à soi....

— Je veux bien te pardonner, mais seulement à une condition.

— Laquelle? Parle vite, car la noce m'attend là bas.

— C'est que nous allons boire à ton bonheur.

— Mais....

— Il n'y a pas de mais....

En disant cela, le camarade a pris Jean-Claude par le bras et l'a entraîné vers un café où ils entrent et s'assoient. Des consommations leur sont servies; ils les boivent et en demandent d'autres qu'ils absorbent et qu'ils renouvellent encore. La conversation s'anime; tous les souvenirs de jeunesse sont passés en revue et largement arrosés.

— Te rappelle-tu ceci?... A ta santé!...

— Te souviens-tu de cela? A la tienne!...

La noce, pendant ce temps-là, fait le pied de

grue dans la salle d'attente de la mairie du douzième.

Pourquoi Jean-Claude n'est-il pas de retour ? Les parents de la jeune fille craignent une mystification ; la jeune fille craint que son futur n'ait été victime de quelque accident.

L'heure passée, et l'on ne voit rien venir. La noce attend encore... attend toujours... et enfin se décide à battre en retraite, en moins bon ordre que les troupes de Xénophon. La fiancée sanglote à rendre l'âme ; la mère cherche à consoler sa fille, tout en voyant Jean-Claude aux dieux infernaux ; le père jure comme un Templier, et les invités murmurent.

Cependant les deux amis étaient montés dans le fiacre, mais, sous l'influence de leurs nombreuses libations, au lieu de se faire conduire à la mairie du 12^e, ils étaient allés rendre de longues visites à tous les marchands de vins de leur connaissance.

Dans ce pèlerinage bachique, Jean-Claude avait perdu non-seulement sa raison, mais encore son chapeau ; dès-lors il avait posé sur sa tête ébouriffée la couronne de fleurs d'oranger et, ainsi paré à la manière des empereurs romains, il avait continué à vider force verres petits et grands.

Cette échappée ne fut pas du goût du père de la fiancée de Jean-Claude. Le pauvre garçon reçut son congé en bonne et due forme, en même temps que la réclamation d'une bague qui lui avait été confiée. Le congé, il l'accepta malgré lui, mais la bague, il lui fut impossible de la rendre.

Son ex-beau-père l'a cité pour ce fait en police correctionnelle.

Le tribunal, admettant l'abus de confiance, a condamné Jean-Claude à quinze jours d'emprisonnement et seize francs d'amende.

Du bonheur qui souriait à l'infortuné Jean-Claude, que lui reste-t-il ? Rien, si ce n'est la couronne de fleurs d'oranger, cause de sa perte ; et encore doit-elle être singulièrement fanée. N'importe : une fois réparée, elle pourra encore servir.

EXPOSITION DE PHILADELPHIE

A la distribution des prix aux Exposants qui a eu lieu le 28 septembre, les plus hautes récompenses :

Deux Médailles et deux Diplômes d'honneur ont été décernées aux machines à coudre véritables Singer.

POUR COPIE CONFORME :

La Compagnie Singer.

Lyon, rue de l'Hôtel-de-Ville, 58.

A la séance du 3 septembre du Conseil général de la Côte-d'Or, dans son rapport sur les Enfants assistés du département, M. Muteau, rapporteur, a constaté que, depuis que les nourrices au sein n'abondent plus et que l'on fait élever les enfants par des nourrices se servant du Biberon Robert, la mortalité des nourrissons est de 19 pour cent.

Histoire d'une page d'Album

CONTE VRAI

Il y avait un jour dans une charmante petite ville d'eaux d'un charmant petit pays, heureux et libre, une charmante petite demoiselle, qui possédait un charmant petit album.

La gente demoiselle, ayant un jour ouï parler d'un pauvre révasseur qui se permettait onques et quand de commettre des élucubrations dans le langage de M. Jourdain et parfois même, dans celui de Hugo et de Musset, fit prier le prosateur-poète d'écrire une page dans l'album.

Le pauvre fou accepta.

Il était tout heureux ce jour-là, de trouver

sur son chemin aride une âme aimante et sympathique.

Or, quelques jours après, il vit entrer chez lui quelque chose qui marchait à l'aide de deux jambes, terminées chacune par le pied traditionnel.

« Cela pourrait bien être un homme dit-il.

De la part de mademoiselle X.....

La chose avait parlé, ce n'était donc pas une chose, mais un individu.

Le fou déballa le paquet qu'on lui remettait et en sortit l'album attendu.

Non pas un album ordinaire, mais bien un album magnifique, doré sur tranche, frais, coquet et exhalant le plus agréable des parfums.

Il l'ouvrit.

Il y avait là-dedans des dessins signés de noms connus, des pages signées de noms autorisés, des vers, de la prose.

Tout cela sentait l'art et l'artiste.

Que vais-je ajouter à tant et de si belles choses ?

Ce fut la question que le fou se posa.

Elle lui semblait insoluble.

Il passa plusieurs nuits sans sommeil : il réfléchit et songea durant des journées entières.

Une lettre, c'était banal.

A moins de s'appeler Sévigné, Sainte-Beuve ou Janin !

Mais le fou n'était ni l'un ni l'autre.

Une idylle.

On en rirait peut-être : le siècle est si peu sentimental !

Une épopée.

Le tragique irrite les nerfs et produit la larme : effets dangereux !

Enfin, que dire ?

« Mademoiselle vous êtes belle. »

Elle l'est en effet.

Mais le thème est trop vieux : on taxerait l'auteur de flatterie et de fadeur.

Faire de la morale : il ne s'en reconnaissait pas le droit.

Prêcher la vertu à une fleur de péché passerait.

Mais à une âme candide et pure, ce serait ridicule et peu galant.

Montrer l'horreur du vice.

A quoi bon ? L'aimable propriétaire de l'album savait-elle seulement que le vice existe, n'était-il pas pour elle un mythe, une fâcheuse reminiscence de temps lointains et qui ne figurent plus que dans les bouquins historiques ?

Parler d'amour.

Un fou peut-il comprendre l'amour ?

A bout de forces, le front brûlant et la cervelle vide, le révasseur se décida à narrer ses perplexités et son indécision.

Et il ajouta :

Tant pis !

Je sais une gente demoiselle, qui, en lisant ceci, rougira.

Je connais plus intimement encore quelqu'un qui rougit à l'instant même.

Spa, 20 septembre 1876.

Henri BOLAND.

Avec le retour des chaleurs nous recommandons à nos lecteurs de faire usage de l'*Alcool de menthe de Ricqlès*, le plus ancien et le plus efficace pour les maux d'estomac, de nerfs et de tête. — On le trouve dans toutes les pharmacies et épiceries fines.

Le Dr DELOULME, oculiste, guérit la cataracte en 8 jours. Lyon, 6, r. d'Algérie, de 2 à 4 heures

LES SPECTACLES EXCENTRIQUES

Un Concert monstre

Allons, il faut en revenir au vieux refrain : « Quel peuple que ce peuple américain ! »

PHOTOGRAPHIE

GENRE CAMÉE — IMITATION ÉMAIL

A. BERNOUD

MÉDAILLÉ ET BREVETÉ S. G. D. G.

LYON

RUE DES ARCHERS, 2

Près le Théâtre des Célestins.

SKATING - RINK

DE LYON

55, avenue de Noailles

DENTS ET DENTIERES

GARANTIS

Tout ce que l'art peut produire de mieux à 5 fr. la dent.

RICHARD et PIGUET, docteurs-dentistes

Rue du Commerce, 14, Lyon

SAGE-FEMME

M^{lle} JEANNIN, rue la Platière, 3

Tient des pensionnaires. — Soins les plus assidus. — Discretion assurée. — Consultations.

BOUCHE, GORGE, LARYNX

Soulagement et guérison de toutes les maladies de ces organes par le

GARGARISME BARNAUD

Sous forme d'un bonbon agréable, ces pastilles constituent le plus puissant remède contre les MAUX DE GORGE, les IRRITATIONS DU LARYNX, l'EXTINCTION DE VOIX, les INFLAMMATIONS ET ULCÉRATIONS DE LA BOUCHE ET DES GENCIVES. — Dépôt : 3, rue de Lyon, à Lyon, et dans toutes les pharmacies. — Envoi franco contre 2 fr. 50 en timbres-poste.

CONSERVATION de la VOIX

Orateurs, chanteurs, pour donner de l'ampleur à la voix, employez les **Pastilles ou Gargarisme sec** au chlorate de potasse, de **MALIGNON**, pharmacien, ordonnés par les célébrités médicales, pour combattre les aphtes et toutes les maladies de la gorge et du larynx.

Prix : 1 fr. 25 la Boîte.

35 ans de succès !

Sirop et Pâte pectorale d'Escargots

Préparés au sucre candi

La supériorité de ces préparations est incontestable contre la toux, la grippe, rhume, catarrhe et toutes les irritations de la gorge et de la poitrine.

Prix du flacon, 2 fr. — La boîte, 1 fr. 50

MALIGNON, 33, rue Mercière.

GRAND ARRIVAGE D'HUITRES

MAISON DUCLOS

FÉLIX, successeur

LYON, Rue Grenette, 39, LYON

Ouverture de la saison des Huitres

75 c. la douzaine, 75 c.

F^{me} de Guipures et Dentelles

EN TOUS GENRES

Spécialité d'articles riches & hautes nouveautés pour
CADEAUX & P^{re} CORBEILLES DE MARIAGE

ROYANÉ

7, rue de l'Hôtel-de-Ville, au 1^{er} étage

EN FACE LE PALAIS SAINT-PIERRE

RIDEAUX ET AMEUBLEMENTS

tout à f nouveaux

PENDULES

ET BRONZES D'ART

de la société des bronzes de Paris, fondée par actions

EXÉCUTION ET CISELURE HORS LIGNE

MOUVEMENTS GARANTIS

Seuls représentants et associés pour Lyon

VENTE EN GROS AUX HORLOGERS

MM. PASCALON Père et Fils

5, rue de Lyon, 5

Succursale de la fabrique **CHRISTOFLE** et Cie,
fournisseurs de la ville de Paris, des ministères,
du Grand-Hôtel, des paquebots des messageries
et des transatlantiques. — Réargenture.
ORFÈVRE ET COUVERTS ALFÉNIDE

Garde-Cendres, Lampes, Suspensions, Lustres, etc.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

CORSETS PLASTIQUES

Élégance, Solidité

APPLICATION FACILE

Dépôt exclusif de la **TOURNURE-POUFF**,
spéciale pour les Robes à la mode.

Rue de l'Hôtel-de-Ville, 85, au 1^{er}

MAYER Fils, Pédiacre, 31, rue du Bât-
d'Argent. — (Voir aux annonces.)

LAMPE

AUTOGENE

Brûlant sans verre ni mèche,

Modèle spécial pour ateliers

Économie réelle : 50 %

FOUGERAT cadet, fabricant

16, quai de la Guillotière, 16

PALAIS DE L'ALCAZAR

GRAND CIRQUE RANCY

Tous les soirs, à 8 heures, représentation
variée par la nouvelle Troupe équestre, avec
le concours des **3 Eléphants prodiges**
des Cirques de Paris et de la famille **WHAEL**,
artistes américains. Chevaux de haute école,
chevaux dressés en liberté. Intermèdes par
12 clowns français et anglais.

Le Bureau de location est ouvert toute la
journée. S'adresser au concierge de l'Alcazar.

BAL MABILLE

Rue de Séze, 31 (Brot caux)

ETABLISSEMENT entièrement restauré.

Dimanche, Lundi et Jeudi, Soirées
dansantes.

Voilà les bons Yankees qui recommencent
leurs plaisanteries. Non contents d'avoir tout
inventé, d'avoir tout grandi, ils continuent à
vouloir stupéfier le monde.

Ils voulaient un concert monstre dans toute
l'acception du mot; ils vont l'avoir.

Jugez-en.

D'abord l'orchestre sera composé de dix
mille musiciens, et le fameux chant de
Colombia sera entonné par trente mille cho-
ristes, — vingt-neuf mille neuf cent soixante-
seize de plus qu'aux Folies-Dramatiques. C'est
roide, mais ce n'est rien. Le programme ajoute
que M. le chef d'orchestre tiendra les fils
électriques qui devront faire partir les ca-
nons au nombre de cent, savoir :

Dix pièces de 48 en *la* mineur;

Dix *idem* en *mi* bémol;

Dix *idem* en *si* également bémol;

Vingt pièces de 74 en *ut* naturel;

Trente *idem* en *sol*;

Vingt *idem* en *ré*;

Comme, au final, tout ça partira en même
temps, qu'il y ait dix mille musiciens ou qu'il
y en ait vingt-quatre, ce sera absolument la
même chose.

On ne dit pas de qui sera la musique si vio-
lemment exécutée; espérons, pour l'honneur
de l'humanité, qu'elle aura pour auteur un
compositeur américain.

Après ce « concert », que feront les Améri-
cains? Rentreront-ils dans la voie ordinaire?
Ce n'est pas probable. Quand on veut étonner
l'univers, on ne peut pas s'arrêter en si bon
chemin. Alors il est probable qu'ils s'avise-
ront de se réunir tous, tous, dans une
des immenses plaines du Texas ou du Massa-
chuset et qu'ils chanteront tous ensemble.

Il n'y aura pas d'auditeurs, c'est vrai, mais,
au moins, ils seront sûrs de ne pas être sifflés.
N.

LE CHANT DU COUCOU

« Mon maître, pris d'un affreux vertige,
se mit à pousser des cris de rage, parcou-
rant sa chambre à moitié nu, renversant les
chaises, bouleversant tout autour de lui. —
Il essayait de couvrir de sa voix ce *Ranz des*
Vaches imperturbablement chanté par le cou-
cou, à travers les grondements de la foudre et
les sifflements de la tempête.

« Ne pouvant dormir, je mis mon pantalon,
mon gilet et j'essayai de rafraîchir mon
cerveau en feu à la pluie du dehors; mais
la violence du vent me força à refermer ma fe-
nêtre.

« Le temps s'écoulait et trois heures al-
laient sonner, quand j'entendis une explosion,
de cris furieux au-dessous de moi : c'est alors
que je fus témoin d'un hideux spectacle.

« Samuel Stauffer, l'écume à la bouche, les
yeux hors de la tête, les cheveux hérissés,
montrait le poing à l'horloge, lui criant :

— Tu causeras ma mort, maudite, mau-
dite! mais tu ne chanteras plus!

« En une minute il sauta sur une chaise,
se passa l'une des chaînes autour du cou
et, repoussant du pied le siège qui le sou-
tenait, resta pendu.

« L'horloge s'arrêta immédiatement sur
trois heures.

« Pâle d'horreur, je le regardais sans
pouvoir le secourir, la folie tourbillonnait
dans ma tête et je sentais une envie ef-
frayante d'imiter mon maître. Descendre
chez lui, c'était pour moi aller à une mort
certaine et mes jambes se dérobaient sous
moi à cette seule pensée. Après, je ne me
souviens plus de rien jusqu'à ce jour.

« Voilà toute la vérité, messieurs, et vous
avez dû comme moi ressentir l'étrange im-
pression causée par le chant de ce coucou,
création de je ne sais quelle imagination mal-
faisante et diabolique. »

Comme il terminait, la demie sonna et
la musique, s'échappant du coucou, tint de
nouveau tout le monde sous son pouvoir
inexplicable. Cette oppression fatigante s'é-

tendit jusqu'aux membres du tribunal qui
purent ainsi juger par leurs propres sensa-
tions de la véracité du récit fait par l'ac-
cusé.

— Le phénomène est bizarre, mais il est
certain que cet homme a dit la vérité,
assura le chirurgien à l'oreille du prési-
dent.

— Pouvez-vous croire une telle imposture?
murmura le commissaire Glak, furieux de
ce résultat inattendu.

— Voulez-vous vous enfermer pendant quel-
ques heures avec le coucou, commissaire? de-
manda le chirurgien.

— Il ne devrait pas être permis de plai-
sancer ici, monsieur.

— Si vous ne croyez pas au diable, croyez
aux maladies de nerfs et vous admettez le
suicide de Samuel Stauffer.

Les jurés s'étaient retirés pour délibérer,
heureux de s'éloigner de cette dangereuse hor-
loge. Quand ils rentrèrent, le président donna
le résultat :

« Acquittement pur et simple de Jean
Muller. »

Des applaudissements accueillirent le ver-
dict. On donna ensuite l'ordre de faire avancer
à la barre le juif Wolfmann.

— Que me voulez-vous, dit-il d'un air rail-
leur.

— C'est vous, reprit sévèrement le prési-
dent, qui avez mis en mouvement ce coucou.
Comment saviez-vous son secret?

— Je l'ai vendu au vieux Samuel.

— Mais d'où le teniez-vous vous-même?

— D'une vente après décès.

— Connaissiez-vous l'étrange propriété de
cette musique?

— Le *Ranz des Vaches* n'a rien d'extra-
ordinaire.

— Pour vous peut-être qui me semblez en
savoir plus sur ce sujet que vous ne voulez
l'avouer.

— J'ignore!

— Gardes, ajouta le président, assurez-vous
de cet homme.

— Mais je suis innocent.

— Peut-être.

— Je jure...

— Vous allez être reconduit aux portes de
la ville avec défense d'y remettre jamais les
pieds. Le prix de la maison achetée par vous
va vous être remis sur-le-champ et cette in-
fernale horloge sera brûlée publiquement.

Les applaudissements éclatèrent de nouveau
dans la salle. Seul le chirurgien eut un sourire
désapprobateur et dit à un de ses amis :

— Voilà un jugement légèrement moyen âge :
brûler une superbe horloge parce qu'elle a
causé la mort d'un homme. S'ils admettent la
sorcellerie, il faudrait aussi brûler le juif.

Le juif Wolfmann baissa la tête sous cette
sentence et regarda, une dernière fois comme
à regret le coucou dont on le séparait.

L'heure allait sonner; mais le président du
tribunal fit arrêter le mouvement.

Conduit hors des murs de la ville, le juif
Wolfmann ne reparut jamais, et le coucou à
musique fut brûlé sur la place devant la prison.

L'épicier Bloch affirme à qui veut l'enten-
dre que le diable est le constructeur du fa-
meux coucou, et son voisin Hermann, plus
crédule depuis cette aventure, n'ose pas le
contredire et tremblerait peut-être maintenant
au seul nom du Maudit.

La petite maison de Samuel Stauffer s'af-
faisse de plus en plus : Jean Muller, à qui on
l'a donnée en dédommagement de son injuste
emprisonnement, la laisse tomber en ruines.

Il la remplacera bientôt, du reste, par une
bâtisse neuve, car chacun cherche à faire
marcher le commerce du brave garçon, qui
brocante du fer, et l'on vient écouter dans
sa boutique l'histoire de la mort du juif et du
terrible chant du coucou.

FIN

Gustave TOUDOUZE.

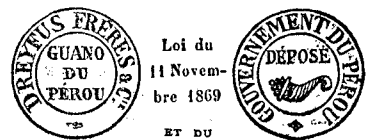
Le Propriétaire-Gérant : V. FOURNIER

CONFECTIONS POUR DAMES
SAISON D'AUTOMNE
Modèle nouveau
MARTIN
16, rue Romarin, 16
LYON

YEUX ARTIFICIELS HUMAINS
Henri Liskenne
OCULARISTE
68, rue de Rivoli, Paris
fera sans opération l'application de l'œil artificiel, à Lyon, au Grand-Hôtel de Lyon, les 10 et 11 octobre.

EAU DE LA BAUCHE
(SAVOIE)
La seule qui ait obtenu le diplôme de mérite à l'Exposition de Vienne (Autriche) et Lyon 1873. — Médaille d'or à l'Académie de Paris, Médaille d'argent à l'Exposition de Marseille en 1874. — Eau la plus riche de l'Europe en protoxyde de fer 0,1730 par litre, très-apéritive et très-reconstituante; Eau de table par excellence.
ENTREPÔT de l'Administration : place St-Nizier, M. BUNOZ, pharm. et chez tous les dépositaires d'eaux minérales et pharmaciens.

DREYFUS FRÈRES & Co
DE PARIS
21, BOULEVARD HAUSSMANN,
Concessionnaires du
GUANO DU PEROU



GUANO DISSOUS DU PEROU



DÉPÔTS EN FRANCE
Bordeaux, chez MM. SANTA COLOMA et Cie.
Brest, chez M. E. VINCENT.
Cette, chez MM. A.-G. BOYE et Cie.
Cherbourg, chez M. Ernest LIAIS.
Dunkerque, MM. C. BOURDON et Co.
Havre, chez M. E. FICQUET.
Landerneau, chez M. E. VINCENT.
La Rochelle, d'ORBIGNY, PAUSTIN fils
Lyon, chez M. Marc GILLIARD.
Marseille, chez MM. A.-G. BOYE et Cie.
Metun, chez M. LE BARRE.
Nantes, chez MM. JAMONT et HUARD.
Paris, chez MM. A. MOSNERON-DUPIN
St-Nazaire, MM. JAMONT et HUARD.

AVIS aux personnes qui craignent les coliques, le mauvais goût et l'irritation.
LE THÉ DES ALPES
De RECH, Pharmacien à Marseille.
D'un goût très-agréable, est le purgatif le plus commode et le plus économique. Il est, suivant la dose, digestif, rafraîchissant ou purgatif.
Employé avec succès dans tous les cas où les purgatifs sont indiqués, surtout contre les **Irritations** — **Constipations** — **Migraine** — **Vertiges** — **Catarrhes** — **Rhumatismes**, etc. n'exige aucune préparation et n'occasionne aucun dérangement.
1 fr. 25 la boîte avec la brochure. — **Dépôts**: A Lyon, pharmacies FAIVRE, POIZAT, neveu et BALLANDRIN. — A Valence, PUZIN. — A St-Etienne, JACOB.

MACHINES A COUDRE
POUR FAMILLES ET ATELIERS
Agent principal des véritables machines **PEUGEOT**, Silencieuses, avec table de luxe. Bijoux, avec table de luxe et tous ses guides : Prix : 175 fr., Hurtu, Howe, Singer, Berthier, Bead-Burry pour changer les élastiques, etc., vendues à des prix exceptionnels.
LAURENT MERMET, mécanicien. Breveté (s. g. d. g.). Ancien chef d'atelier à l'Ecole Centrale. — Ateliers de réparations pour tous systèmes.
Rue Saint-Marcel. 36, Lyon

BANQUE DE PRÊTS
100, rue de l'Hôtel-de-Ville, 100
La Banque bonifie sur les sommes qui sont déposées les intérêts suivants :
4 % à vue.
5 % à six mois.
6 % à un an.

CHOCOLAT-MENIER
ÉVITER LES CONTREFAÇONS
EXIGER LE VÉRITABLE NOM

RAGE DE DENTS!!!
calmée à l'instant par
L'ÉLIXIR DENTIFRICE MOUSSERON
le flacon 1 franc, dans toutes les Pharmacies.
MM. Guillemond, Robert et Vial, à Lyon; Descroix, à Villefranche; Prothière, à Tarare.

QUINCAILLERIE — ARTICLES DE MÉNAGE
PERRET aîné, 49, quai St-Vincent
Articles d'éclairage, lampes suspension, lanternes de vestibule, flambeaux, etc., etc., garnitures de cheminées, garde-cendres riches, pare-étincelles à éventail et ordinaires, pelles et pincettes, soufflets, balayettes, etc., etc.

Maladies des Chiens.
Poudre purgative 0 fr. 50, vermifuge 1 fr., contre le ver solitaire 2 fr.; elixir contre la maladie des jeunes chiens, 1 fr. 60; pommade saponacée, guérit toute maladie de peau, démangeaisons, 3 fr.; liqueur de Villate, guérit chancre des oreilles et plaies 3 fr., avec instruction de Dautreville.
Ph^{ie} de l'école vétérinaire d'Alfort, Paris.
Dépôt à Lyon, ph^{ie} Bunoz, pl. St-Pierre, 1.

MALADIES DE LA PEAU
Pommade dermatophile du D^r MICHON, Ord, médecin spécialiste, contre les rougeurs, feux, boutons de visage, dartres, etc.; toutes les maladies de la peau en général.
— **Prix, 3 fr. le Pot.** — **Dépôts** à Lyon, aux pharmacies ABONNEL, cours Morand; SEYVET, place Croix-Rousse; FAIVRE, place des Terreaux, et chez CAZENEUVE et LESTRA, droguistes. A Tarare, pharmacie MANDET.

GLACES & MIROITERIE
J^{ME} VALLI-PESTONI
MAISON DE GROS
6, place des Jacobins, Lyon
GLACES RICHES DE TOUS STYLES
COMMISSION EXPORTATION

CRÉDIT A TOUT LE MONDE
MONTRES
Chaînes, Bijouterie, Pendules
Un tiers moins cher que partout
DUPONT & Co
PARIS, 48, Boulevard Voltaire, PARIS
Demandez le catalogue général et vous le recevrez franco.

UN FRANC PAR AN
La Presse Financière
PARAISANT TOUS LES SAMEDIS
Renseignements sur toutes les valeurs; liste complète de tous les trages.
Par la variété de sa rédaction, par la sûreté de ses renseignements, la PRESSE FINANCIÈRE est le plus utile des journaux financiers.
13, rue Monthyon, Paris.

MARIAGES
A. RÉGIS
17, place Bellecour, Lyon
Joindre un timbre-poste pour renseignements.
MAISON DE 1^{er} ORDRE

PLUS DE MAUX DE DENTS
Guérison certaine par les
GOUTTES JURASSIQUES
Mastic dentaire de C. LEVIER, médecin-dentiste. — Ces gouttes guérissent radicalement les plus violents MAUX DE DENTS. Se solidifiant instantanément dans la carie, ce mastic dentaire devient préférable à toutes espèces de plombages et permet à chacun d'être son propre dentiste. Emploi facile et agréable.
Flacon, étui et instructions : 2 fr.
Entrepôt général à Lyon, 14, rue Confort, à l'entresol. — **Dépôt**: Pharmacie Centrale, rue Ste-Marie-des-Terreaux

RHUME DE CERVEAU
Sa guérison immédiate par la
NAZALINE - GLAIZE
Se vend dans toutes les Pharmacies

LA RÉFORME ÉCONOMIQUE
REVUE BI-MENSUELLE
Des Questions Sociales, Politiques, Fiscales, Scientifiques, Industrielles, Agricoles, Commerciales
Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois
PAR LIVRAISON DE SEPT FEUILLES GRAND IN-8° (112 pages)
Tout abonné a droit à un abonnement d'un an au BIEN PUBLIC, moyennant 56 fr.
au lieu de 70
Prime diverses
ABONNEMENTS
Un an, 24 fr. | Six mois, 12 fr. | Trois mois 6 fr.
Prix du Numéro : 1 franc.
Paris, Rue du Faubourg-Montmartre, 15

100 francs de MUSIQUE pour 2 francs.
LE PIANO-REVUE
JOURNAL MENSUEL DU PIANISTE
Opéra, Opérettes, Variations, Valses, Polkas, Quadrilles, Réveries, inédits, modernes et classiques des MEILLEURS MAÎTRES.
Abonnement : 20 francs par an en mandat : plus de 200 morceaux choisis de PIANO en grand format.
Nouveau de ce mois (18 morceaux) : 2 francs, mandat ou timbres, envoi franco. — Paris, 6 bis, rue du Quatre-Septembre.

MANUFACTURE LEMAITRE ET RIDOUX
RIDOUX et Co, successeurs
18, Boulevard Voltaire, PARIS
MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1861

Achetez toujours directement en fabrique, vous profiterez d'une économie de 25 % et vous obtiendrez une garantie sérieuse.		ORFÈVRES ET COUVERTS sur métal extra-blanc (décoloré nouvelle), inoxydable et inaltérable, même au feu.		ABANDONNEZ le Ruolz sur métal jaune qui n'est rien autre chose que du cuivre, pour le métal extra-blanc.	
12 Couverts table...	50 »	12 Couverts table...	33 »	12 Couverts table...	33 »
12 — dessert...	54 »	12 — dessert...	30 »	12 — dessert...	30 »
12 Cuillers à café...	15 »	12 — cuillers à café...	13 »	12 — cuillers à café...	13 »
1 — potage...	11 »	1 — potage...	7 »	1 — potage...	7 »
1 — ragout...	7 50	1 — ragout...	7 50	1 — ragout...	7 50
1 — sauce...	6 »	1 — sauce...	6 »	1 — sauce...	6 »
1 — sucre...	7 50	1 — sucre...	7 50	1 — sucre...	7 50
1 — punch...	7 »	1 — punch...	7 »	1 — punch...	7 »
1 — fruits...	5 50	1 — fruits...	5 50	1 — fruits...	5 50
12 Couteaux table...	33 »	12 Couteaux table...	33 »	12 Couteaux table...	33 »
12 — dessert...	30 »	12 — dessert...	30 »	12 — dessert...	30 »
1 Service à découper	13 »	1 Service à découper	13 »	1 Service à découper	13 »
4 — à salade...	13 »	4 — à salade...	13 »	4 — à salade...	13 »

GRAVURE — Capitale, anglaise, gothique, à 5 c. la lettre. — Expédition toujours franco d'emballage et franco de port, au-dessus de 54 francs — ECHANGE contre argenterie et vieux couverts en cuivre.
Demandez le Catalogue général de la manufacture Lemaître et Ridoux, boulevard Voltaire, 18, PARIS.

LE BIEN PUBLIC
DE PARIS
Journal quotidien, politique et littéraire
LE PLUS VARIÉ DES JOURNAUX SÉRIEUX
Informations rapides et précises
Expédié par les trains poste du soir
PRIMES EXCEPTIONNELLES
La Réforme économique,
Le Journal des Jeunes Mères,
La Vie domestique, etc.
DÉPARTEMENTS
Trois mois : 15 fr. | Six mois : 30 fr. | Un an : 60 fr.
Un Numéro : 15 centimes
ENVOI DE NUMÉROS SPÉCIMENS
Sur demande par lettre affranchie
Paris, Rue Coq-Héron, 5

ALCOOL A BRULER
et ALCOOL pour VERNIS
de H. BERGER. 50 pour cent d'économie. — Expédition. — S'adresser au droguiste, 48, rue Ferlandière, Lyon.
IMPRIMERIE administrative
V^o CHANOINE,
10, Place de la Charité. — Actions — Obligations — Brochures — Prospectus — Circulaires — Publications illustrées — Ouvrages de luxe — Journaux — Prix-courants — Tarifs — Catalogues — Spécialité d'Affiches.

MAYER FILS
RUE BÂT D'ARGENT
→ 31 ←
LYON
CABINET DE MIDI À 6 HEURES

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

La **REVUE DE LA MODE** paraît tous les Dimanches et donne par an : **CINQUANTE-DEUX NUMÉROS** et **vingt-quatre** grandes feuilles de patrons (deux feuilles de patrons par mois), formant un répertoire de plus de neuf cents patrons de grandeur naturelle. Il est facultatif aux abonnés de la **REVUE DE LA MODE** de recevoir, **AVEC CHAQUE NUMÉRO**, une planche splendide, gravée sur acier, tirée sur bristol et artistement coloriée à l'aquarelle
soit, par an, cinquante-deux gravures coloriées.

PRIX D'ABONNEMENT

LE JOURNAL SANS LES GRAVURES COLORIÉES

52 NUMÉROS ET 24 FEUILLES DE PATRONS, PAR AN

DÉPARTEMENTS

Un an : 14 fr. — 6 mois : 7 fr. — 3 mois : 3 fr. 50 c.

Le numéro seul, 25 cent.

Le numéro avec sa feuille de patrons, 50 cent.

Abonnement et vente au numéro à la librairie des MESSAGERIES DE LA PRESSE, 12, rue Confort. Lyon

LE JOURNAL AVEC LES GRAVURES COLORIÉES

52 NUMÉROS, 24 FEUILLES DE PATRONS ET 52 GRAVURES COLORIÉES, PAR AN

DÉPARTEMENTS

Un an : 25 fr. — Six mois : 13 fr. 50. — 3 mois : 7 fr.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 cent.

SPÉCIMEN DES GRAVURES



COSTUMES EN LAINAGE (DEVANT ET DOS)

Costume en lainage rayé gris et noir, vu de face et de dos. — Le jupon est orné de deux biais. Le corsage est à longues basques sur lesquelles vient s'ajuster la draperie qui forme tunique ; cette draperie se termine en deux pointes qui croisent et drapent par derrière ; elle est ornée d'un biais de faille gris très-foncé et d'un effilé de soie noir et gris. On remarquera que la draperie est posée sur le corsage et non en dessous ; elle est cousue d'un côté et s'attache de l'autre, quand on a passé le corsage au moyen de brides de soie faites sur le corsage et d'agrafes cousues à la draperie. Manches de faille. — Modèle de M. Tainturier, 46, rue des Jeûneurs.

L'imp. Girant
J. Girant